

L'Orientation lacanienne 2008-2009

Jacques-Alain Miller

Choses de finesse en psychanalyse II

Cours du 19 novembre 2008

J'ai dit *la finesse*, c'est le mot dont Pascal fait l'antonyme de *géométrie*. Pascal était géomètre, et même un génie de la géométrie, un génie précoce, mais il savait, en même temps, que pas-tout est géométrie, que pas-tout ne se laisse traiter par mathème. Ceci nous éclaire ce que Lacan a tenté dans son dernier enseignement, son tout dernier enseignement, ceci éclaire ce que veut dire ce qu'on appelle la théorie des noeuds, que c'est une tentative pour assouplir le mathème, une tentative de le rendre capable, le mathème, de capturer les choses de finesse, mais une tentative désespérée car les choses de finesse en définitive ne se laissent pas mathématiser.

Si j'ai parlé de finesse ce n'est pas seulement à cause de Pascal, c'est en raison du texte de Freud, de 1933, qui s'intitule « *Die Feinheit (...)* », « La Finesse d'un acte manqué ». Freud ne se croyait pas diminué de présenter, si tard dans son élaboration, un acte manqué de son inconscient, de le présenter à la communauté des psychanalystes. C'est qu'il voulait leur rappeler - si tard - qu'un analyste continue d'apprendre de son inconscient. Etre analyste ne vous exonère pas de ce témoignage. Etre analyste, ce n'est pas analyser les autres, c'est d'abord continuer de s'analyser, c'est continuer d'être analysant - c'est une leçon d'humilité. L'autre voie, ce serait l'infatuation de l'analyste - s'il se pensait en règle avec son inconscient. On ne l'est jamais.

C'est ce qu'en acte, en acte d'écriture, c'est ce qu'en acte d'écriture Freud communiquait à ses élèves. La question est de savoir si nous saurons l'entendre.

La finesse de cet acte manqué, comme Freud le qualifie, c'est un lapsus calami, une divagation de la plume, non pas dans un message adressé aux analystes, mais dans un mot envoyé à un joaillier, où aurait dû figurer deux fois la préposition *pour*, et, à la place de la seconde occurrence, Freud écrivit le mot *bis*, qu'il dut rayer. C'est cette rature qui l'a motivé à écrire son texte. Au lieu d'écrire deux fois la préposition *pour*, il a écrit, après la première occurrence du mot, le mot *bis*, et son lapsus se laisse interpréter, pour la première fois, ainsi : *J'ai écrit bis, en latin, plutôt que d'écrire deux fois le mot pour, qui aurait été une maladresse d'expression, j'ai écrit le mot latin qui veut dire deux fois plutôt que d'écrire deux fois la préposition pour*. Ca, c'est la première interprétation de cette formation de l'inconscient dont il fait témoignage - un rien, qui vaut pourtant d'être communiqué. Ce lapsus se prête à une seconde interprétation, dont il souligne qu'elle lui vient de sa fille. Il accepte ça, que de sa famille lui vienne une interprétation. Elle lui dit : *Tu écris bis parce que le cadeau que tu veux faire, le cadeau d'un joyau, que tu veux faire à une femme, ce cadeau, tu l'as déjà fait avant, et c'est pour cette raison que tu écris bis*. Freud accepte cette interprétation familiale. Mais alors vient la troisième interprétation, qu'il y ajoute : *Si j'ai écrit bis, ce n'est pas seulement parce que ma formule impliquait deux prépositions pour, ce n'est pas seulement parce que ce cadeau répétait un cadeau antérieur, c'est parce que, ce cadeau, je ne voulais pas le faire, parce que, ce cadeau, je voulais le garder pour moi, et que je ne m'en séparais que dans la souffrance de ce qu'il allait me manquer*. C'est la vérité du cadeau. On ne donne, vraiment, que le manque, dont on sait qu'on va pâtir, on ne donne, de façon authentique, que ce qui creusera, en vous, le manque dont on s'est séparé. Il le dit avec une exquise discrétion : *Que serait un cadeau que l'on offrirait sans que cela vous fasse un peu de peine !* Je donne ce-que-je-ne-veux-pas-donner, je donne sur le fond de ce que je ne veux pas donner, et c'est ce refoulement d'un *Je ne veux pas* qui en fait le prix. C'est là qu'est la finesse, *die Feinheit*. La finesse tient à ce que le refoulement s'insinue dans ce que le moi entreprend, la finesse tient à ce refoulement même. C'est ce qu'il ne faut pas oublier (*JAM murmure*) : précisément, le *Je ne veux pas*, qui est oublié, et qui est, en dernière instance, le motif, la raison d'être de ce qui paraît sur la scène du monde. La générosité trouve son fondement dans la rétention, dans l'égoïsme, dans un *C'est pour moi*. Et c'est, au sens propre, ce qui se laisse interpréter. Voilà la finesse, qui passe par des choses infimes, et, dans cet infime, l'analyse s'est trouvée le ressort d'un désir qui dément ce qui se propose ouvertement.

Je vous recommande la lecture de ce petit texte, il fait trois pages dans l'édition française qui en a été donnée dans le tome II du volume intitulé *Résultats et problèmes* aux Presses universitaires de France. Je le prends pour guide, pour paradigme de ce que je veux cette année développer devant vous.

Ce support si mince vaut plus que ce qui triomphe sur la scène du monde.

Ce qui triomphe c'est la thérapeutique. C'est à ça qu'on entend réduire la psychanalyse, une thérapeutique du psychique, et on incite les psychanalystes à y trouver la justification de leur exercice.

A cela s'oppose d'abord un cliché, un cliché philosophique, que l'homme est comme tel un animal malade, que la maladie n'est pas pour lui un accident, mais qu'elle est intrinsèque, qu'elle fait partie de son être, de ce qu'on peut définir comme son essence. Il appartient à l'essence de l'homme d'être malade, il y a une faille essentielle qui empêche l'homme d'être bien portant, il ne l'est jamais. Nous ne le disons pas seulement parce que nous avons l'expérience de ceux qui viennent à nous. De cette expérience que nous avons nous inférons qu'il n'y ait personne qui puisse être en harmonie avec sa nature, mais qu'en chacun se creuse cette faille, de quelque façon qu'on la désigne, la faille de ce qu'il soit pensant, et que, par là, rien de ce qu'il fasse ne soit naturel, parce que réfléchi, réflexif. C'est une façon de le dire, de dire qu'il est à distance de lui-même, que ça lui fait problème de coïncider avec lui-même, que son essence est de ne pas coïncider avec son être, que son pour-soi s'éloigne de son en-soi. La psychanalyse dit quelque chose de cet en-soi, que cet en-soi c'est son jouir, c'est son plus-de-jouir, et que le rejoindre ne peut être que le résultat d'une ascèse sévère. C'est ainsi que Lacan considérait l'expérience analytique, comme l'approche, par le sujet, de cet en-soi, et il avait l'espoir que l'expérience analytique permettrait à l'homme de rejoindre son en-soi, d'élucider le plus-de-jouir où réside sa substance. Mais aussi que la faille qui fait l'homme malade était, pour toujours, l'absence de rapport sexuel, que cette maladie-là était irrémédiable, que rien ne pourrait combler ni guérir la distance d'un sexe à l'autre, que chacun comme sexué se trouve isolé de ce que de toujours on a voulu considérer comme son complément. L'absence de rapport sexuel invalide toute notion de santé mentale et toute notion de thérapeutique comme retour à la santé mentale.

Contrairement à ce que l'optimisme gouvernemental professe, il n'y a pas de santé mentale.

Ce qui s'oppose à la santé mentale et à la thérapeutique censée y ramener, c'est, disons, l'érotique. Elle fait objection, cette érotique, à la santé mentale. L'érotique, c'est-à-dire, l'appareil du désir qui est singulier pour chacun.

Le désir est à l'opposé de toute norme, il est comme tel extra-normatif.

Si la psychanalyse est l'expérience qui permettrait au sujet d'explicitier son désir, dans sa singularité, cette expérience ne peut se développer qu'en repoussant toute visée de thérapie. La thérapie, la thérapie du psychique, c'est la tentative, foncièrement vaine, de standardiser le désir pour qu'il mette le sujet au pas des idéaux communs, d'un *comme tout le monde*. Or le désir comporte essentiellement, chez l'être qui parle et qui est parlé, chez le parlêtre, un *pas comme tout le monde*, un *à part*, une déviance, fondamentale, et non pas adventice. Le discours du maître veut toujours la même chose, le discours du maître veut le comme tout le monde. Et si le psychanalyste représente quelque chose, c'est le droit, c'est la revendication, c'est la rébellion du *pas comme tout le monde*, c'est le droit d'une déviance qui ne se mesure à aucune norme, d'une déviance éprouvée comme telle, mais d'une déviance qui affirme sa singularité, incompatible avec tout totalitarisme, avec tout *pour tout x*. C'est le droit d'un seul, que la psychanalyse promet, par rapport au discours du maître qui fait valoir le droit de tous. C'est dire comme la psychanalyse est fragile, comme elle est mince, comme elle est toujours menacée. Elle ne tient, elle ne se soutient que du désir de l'analyste de faire sa place au singulier, au singulier de l'Un. Le désir de l'analyste se met du côté de l'Un, par rapport au tous. Le tous a ses droits, sans doute, et les agents du discours du maître se rengorgent de parler au nom du droit de tous. Le psychanalyste a une voix tremblante, une voix bien menue de faire valoir le droit de la singularité.

Lacan a pu opposer jadis la psychanalyse vraie, et la fausse. Quel critère, pour lui, présidait à cette distinction ? quel était le critère, pour lui, du vrai et du faux, en matière de psychanalyse ? Le critère, unique, c'était, pour lui, le désir. La vraie psychanalyse, au sens de Lacan, c'est celle qui se met dans le sillage du désir et qui vise à isoler, pour chacun, sa différence absolue, la cause de son désir dans sa singularité, éventuellement la plus contingente. J'ai dit *éventuellement* ! La cause du désir pour chacun est toujours contingente, c'est une propriété fondamentale du parlêtre, la cause de son désir tient toujours à une rencontre, sa jouissance n'est pas générique, elle ne tient pas à l'espèce, la modalité propre de sa jouissance tient, dans chaque cas, à une contingence, à une rencontre. La jouissance n'est pas programmée dans l'espèce humaine. Il y a là une absence, un vide. Et c'est une expérience, vécue, c'est une rencontre, qui donne, pour chacun, à la jouissance, une figure singulière. Là est le scandale. On voudrait que la jouissance soit générique, qu'elle soit normée pour l'espèce. Eh bien ! elle ne l'est pas. Et c'est là que se fracassent tous les discours universalistes.

La fausse psychanalyse est celle qui se met dans le sillage de la norme, celle qui se donne pour objet, pour finalité, de réduire la singularité au bénéfice d'un développement qui convergerait sur une maturité constituant l'idéal de l'espèce. La fausse psychanalyse c'est la psychanalyse qui se pense comme thérapeutique.

Alors, il est vrai que la psychanalyse a des effets thérapeutiques. Elle a des effets thérapeutiques de tamponnement, d'aménagement, de soulagement, dans la mesure exacte où elle reconnaît la singularité du désir. Elle thérapeuse, non pas quand elle ramène à la norme, mais quand elle autorise le désir dans sa déviance constitutionnelle. Des sujets viennent à l'analyse avec leur plainte, avec leur honte quant à leur jouissance, les effets thérapeutiques de l'analyse ne consistent pas à ramener cette déviance à la norme, mais au contraire à l'autoriser, quand elle est fondée dans l'authentique. Il fut un temps où les analystes imaginaient de guérir l'homosexualité. Ils en sont revenus. Aujourd'hui, il leur arrive des sujets homosexuels, qui souffrent de cette déviance par rapport à l'idéologie commune, et l'action analytique est thérapeutique dans la mesure où elle les réconcilie avec leur jouissance, où elle leur dit que c'est permis. D'autant que les idéaux communs se sont trouvés eux-mêmes remaniés par la psychanalyse, et qu'il est aujourd'hui, si je puis dire, socialement plus facile d'être homosexuel que par le passé. Plus aucun analyste ne songe à guérir l'homosexualité comme si elle était une maladie honteuse du désir de l'espèce, mais au contraire à réconcilier le sujet avec sa jouissance. Et cette réconciliation se fait à la nique de ce qui se propose comme norme. Le discours analytique ne reconnaît pas d'autre norme que la norme *singulière* qui se déprend d'un sujet isolé comme tel de la société. Il faut choisir : le sujet *ou* la société. Et l'analyse est du côté du sujet. L'analyse a eu cette puissance de faire en sorte que la société s'est faite plus poreuse à l'ordre du sujet. Les agents du discours du maître ne sont pas tout à fait à l'heure de cet *aggiornamento*, et si la psychanalyse a une mission à leur endroit, c'est de les cultiver en la matière, que les normes sociales ne l'emporteront plus à l'endroit de la norme singulière qu'un sujet ayant rejoint l'authentique de son désir, peut inscrire en faux par rapport à cet ordre, supposé le surplomber.

Si Lacan pouvait distinguer la psychanalyse vraie et la fausse, c'est qu'il avait l'idée que l'expérience analytique manifeste une vérité comme telle. A vrai dire, l'analyse manifeste des vérités multiples au fur et à mesure que s'élabore la singularité du sujet, la vérité sans doute s'avère variable au gré des coordonnées qu'elle prend, des contingences de son histoire, mais, à travers ces vérités multiples, *une vérité une*, néanmoins, se manifeste. Ce qui se manifeste, disons, c'est *le lieu* de cette vérité, c'est que, dans tous les cas, la cause est logique plutôt que psychique, que la logique, à entendre comme les effets de la parole et du discours, du logos, la logique vient à la place du psychique. Et c'est à cela que Lacan reconnaissait la vraie psychanalyse : la vraie psychanalyse est celle qui reconnaît les effets de langage dans la maladie intrinsèque à l'être humain comme être parlant et comme être parlé c'est-à-dire comme parlêtre.

De là, deux voies s'ouvrent, qui sont contradictoires. La première, c'est celle d'une *pédagogie corrective* pour s'exprimer comme Lacan. C'est de remettre le sujet, par la persuasion, dans les rails qui le conduisent à ce dont *la société* attend de lui : le travail, l'insertion dans le lien social, voire la famille, et, à terme, la reproduction. Dans ce cas, ce qu'on appelle psychanalyse consiste à opérer une suggestion sociale à des fins d'assujettissement. Et on n'a pas à s'étonner que, si on propose cela aux autorités qui président au discours du maître, ces autorités y applaudissent. Si le psychanalyste se propose comme un entrepreneur de suggestion sociale aux fins de faire que les sans domicile fixe trouvent un logement, que les obèses deviennent maigres (*rires*), que les précaires deviennent riches, on ne va pas se surprendre que les autorités du discours du maître y applaudissent des deux mains. Et d'autant plus qu'on évoquera la rare efficacité de l'opération analytique à manier les signifiants-maîtres pour les y conduire. Désormais les femmes battues seront des femmes chéries (*rires*) ! Bon, il faut y mettre sans doute quelque autorité en jeu. C'est ce que Lacan appelait *la psychothérapie autoritaire*. Il faut bien dire que la psychanalyse appliquée à la thérapeutique, conçue dans cette optique, n'est rien de plus qu'une psychothérapie autoritaire. Au temps de l'Ecole freudienne de Paris de Lacan il y avait dans cette Ecole une enclave qui se désignait elle-même comme psychothérapie institutionnelle. Cette enclave réunissait des collègues qui se vouaient précisément à donner des conséquences à la psychanalyse dans le cadre des institutions de soins et ils avaient la décence de s'appeler *psychothérapie*. Il y a quelqu'un qui a eu l'idée, il y a quelques cinq ans, de revaloriser l'opération en la qualifiant de psychanalyse appliquée, ce quelqu'un c'était moi (*rires*), et le résultat est là, c'est que quand on pratique ça on croit être psychanalyste, eh bien revenons à l'origine : c'est de la psychothérapie ! c'est de la psychothérapie d'institution, c'est une réduction de la psychanalyse à des finalités qui sont celles du maître. Alors, évidemment quand on appelle ça psychanalyse appliquée, dans l'abstrait ça n'est pas absurde, c'est en effet un effort pour articuler les incidences thérapeutiques de la psychanalyse, qu'il y a, mais si on appelle ça psychanalyse appliquée il ne faut pas se surprendre ensuite que les opérateurs se considèrent comme des analystes. Alors que, de toujours, ils ont été désignés comme des psychothérapeutes, comme des thérapeutes opérant sur les troubles du psychisme. Ah, c'est moins glamour (*rires*), si je puis dire, ça ne susciterait pas le même enthousiasme. Evidemment, il y a cinq ans, j'ai voulu susciter un enthousiasme, et j'ai parfaitement réussi (*rires*) - c'est par là que j'ai erré. Je disais qu'il y a une voie qui est celle de la suggestion sociale et de la psychothérapie autoritaire. L'autre voie est celle de l'explicitation du désir.

Dans les faits c'est ce qui se pratique. J'ai eu l'occasion samedi dernier de présider à une journée d'études où étaient présentés des cas traités dans un établissement de psychanalyse appliquée, et je dois dire que je n'ai rien eu à y critiquer, que chacun de ces cas était, à sa façon, admirable, admirable parce qu'en dépit du contexte, il n'y avait pas du tout de psychothérapie autoritaire à l'oeuvre, il y avait bien une explicitation du désir. Et en dépit du fait que

chacun de ces cas répondait à certains critères de rédaction standardisés, on pouvait lire que les opérateurs étaient bien inspirés par la psychanalyse, que quand ils étaient en face des sujets ils ne songeaient pas du tout à les ramener à une norme, mais qu'ils trouvaient la norme dans le désir même qui leur était communiqué entre les lignes. Je dois dire que ça m'a consolé. Ça m'a consolé d'avoir mis au monde ce concept de psychanalyse appliquée, je m'en suis senti justifié, grâce à ce travail, je le dis, que j'ai admiré. Et j'ai reconnu, en effet, dans ce qui était alors présenté, une esquisse de l'acte analytique, à proprement parler, tel que Lacan l'a défini. Non pas l'acte analytique développé, celui qui est susceptible de conduire à la fin de l'analyse, comme on l'appelle, mais un acte analytique en quelque sorte esquissé, dessiné.

L'acte analytique, comme on sait, est distinct de toute action, l'acte analytique ne consiste pas à faire, l'acte analytique consiste à autoriser le faire qui est celui du sujet. L'acte analytique, c'est comme tel une coupure, c'est pratiquer une coupure dans le discours, c'est l'amputer de toute censure, au moins virtuellement. L'acte analytique, c'est libérer l'association, c'est-à-dire la parole, la libérer de ce qui la contraint, pour qu'elle se déroule en roue libre. Et alors on constate que la parole en roue libre fait revenir des souvenirs, qu'elle remet au présent le passé, et qu'elle dessine, à partir de là, un avenir.

Cet acte, l'acte analytique, dépend du désir de l'analyste, cet acte est le fait du désir de l'analyste.

Le désir de l'analyste n'est pas de l'ordre du faire. Le désir de l'analyste c'est essentiellement la suspension de toute demande de la part de l'analyste, la suspension de toute demande d'être : on ne vous demande pas d'être intelligent, on ne vous demande même pas d'être véridique, on ne vous demande pas d'être bon, on ne vous demande pas d'être décent, on ne vous demande que de parler de ce qui vous passe par la tête, on vous demande de livrer le plus superficiel de ce qui vient à votre connaissance. Et le désir de l'analyste n'est pas de vous rendre conforme, n'est pas de vous faire du bien, n'est pas de vous guérir. Le désir de l'analyste, c'est d'obtenir le plus singulier de ce qui fait votre être, c'est que vous soyez capable, vous-même, de cerner, d'isoler, ce qui vous différencie comme tel, et de l'assumer, de dire : *Je suis ça, qui n'est pas bien, qui n'est pas comme les autres, que je n'approuve pas, mais c'est ça*. Et ça ne s'obtient, en effet, que par une ascèse, par une réduction.

Ce désir de l'analyste, le désir d'obtenir la différence absolue, n'a rien à faire avec aucune pureté, parce que cette différence n'est jamais pure, elle est au contraire accrochée à quelque chose pour quoi Lacan n'hésitait pas à dire le mot de *saloperie* : cette différence est toujours accrochée à une saloperie que vous avez chopée du discours de l'autre, et que vous repoussez, dont vous ne voulez rien savoir. Il y a un mathème pour ça, le mathème c'est : *objet petit a*. Mais, dans la pratique, ça ne peut jamais se déduire, ça se présente. Il y a un mathème, c'est-à-dire, c'est affaire de géométrie, mais, dans la pratique, c'est, toujours, *une chose de finesse*. Ça ne se saisit que d'un coup d'oeil, lorsque, au terme d'un temps pour comprendre, une certitude se précipite, qui se condense sur un *C'est ça*. Et sans doute, éventuellement, pas qu'une fois. Mais enfin, tant que vous n'avez pas obtenu un *C'est ça*, pas la peine de jouer à faire la passe. Ce que Lacan appelait la passe demandait la saisie d'un *C'est ça*, dans sa singularité. Tant que vous pensez être d'une catégorie renoncez à tenter la passe.

Le désir du psychanalyste n'a évidemment rien à faire avec le désir d'être psychanalyste. Ah, être psychanalyste ! (*rires*) Sensationnel : l'homme, la femme, qui présente les semblants de - lesquels ? - l'affabilité ? la compréhension bienveillante (*rires*) ? une certaine distinction ? une expérience supposée en ces matières ? et qui vous prendra par la main pour que vous deveniez comme lui. Le désir d'être psychanalyste au fond est toujours de mauvais aloi, c'est quand même un désir de fausse monnaie. L'idée de Lacan c'était qu'on devient psychanalyste parce qu'on ne peut pas faire autrement, que ça vaut quand c'est un choix forcé, c'est-à-dire quand on a fait le tour des autres discours et qu'on en est revenu, qu'on est revenu à ce point où tous les autres discours apparaissent comme défailants, et qu'on se rejette dans le discours de l'analyste parce qu'on ne peut pas faire autrement. C'est bien autre chose qu'un cursus honorum, c'est bien autre chose que franchir des étapes d'un gradus. C'est : faute de mieux. C'est : faute de se prendre aux illusions des autres discours.

Les analystes, une fois qu'ils sont établis dans la profession, ne songent plus à ce qui les a fondés comme analystes. Il y a, dans la règle, un oubli de l'acte dont ils sont issus. Ils payent leur statut, dit Lacan, de l'oubli de ce qui les fonde. Et c'est pourquoi il se prêtent à l'occasion à recruter les analystes nouveaux sur des critères qui ne se réfèrent pas à l'acte analytique. Ils tiennent, une fois qu'ils sont établis, et, au mieux, une fois qu'ils ont rejoint leur singularité, ils tiennent l'inconscient comme un fait de semblant, ça ne leur paraît pas un critère suffisant pour être analyste que l'élaboration de l'inconscient.

Eh bien, ce que Lacan jadis avait tenté pour répondre à la question de *Comment on devient analyste ?*, ce qu'il avait tenté sous le nom de la passe, c'était ceci : recruter l'analyste sur la base de ce qui s'est modifié de son inconscient par l'expérience analytique, sur la base de l'hypothèse qu'un inconscient analysé se distingue si je puis dire d'un inconscient sauvage, qu'un inconscient analysé a des propriétés singulières, qu'un inconscient *plus* son élucidation, ça fait qu'on rêve autrement, ça fait qu'on n'est pas soumis aux actes manqués et aux lapsus de tout le monde, ça n'annule certes pas l'inconscient mais ça fait que ses émergences se distinguent.

Freud imaginait que les analystes, périodiquement, tous les cinq ans disait-il, referaient une tranche. C'était dire qu'il s'intéressait à l'inconscient de l'analyste, et c'est une insistance qu'on ne peut pas méconnaître. C'est le ressort de l'analyse du contre-transfert. Dans l'Association internationale de Psychanalyse en effet ça reste un ressort essentiel. Les analystes praticiens, quand ils opèrent, sont aussi attentifs à leurs formations de l'inconscient qu'à celles de leur patient, voire davantage, c'est-à-dire qu'ils continuent de s'analyser en même temps qu'ils analysent le patient, et comme leur cas ils le connaissent mieux que celui du patient et qu'ils s'y intéressent davantage (*rires*), évidemment ça finit par recouvrir le cas : ils ne parlent plus que du leur ! (*rires*) Il est traditionnel chez les lacaniens de s'en moquer. Néanmoins cela témoigne de ce qui n'est pas à oublier : le rapport de l'analyste à son inconscient.

Sans doute, le lieu où ce rapport est à élaborer, ça n'est pas la pratique analytique elle-même. L'analyste en tant qu'il fonctionne n'a pas d'inconscient, en tout cas c'est ce que sa formation doit lui avoir permis d'obtenir. Mais, cet inconscient, il l'a. Et - c'est ce que je propose -, il a à l'élaborer, il a à l'élucider et il a à en témoigner, à témoigner, si je puis dire, de l'inconscient post-analytique, après son investiture comme analyste. C'est là une dimension qui n'a pas encore été dégagée.

Il me semble néanmoins que si une Ecole de psychanalystes a un sens, c'est qu'elle devrait permettre à l'analyste de témoigner de l'inconscient post-analytique, c'est-à-dire de l'inconscient en tant qu'il ne fait pas semblant. Aussi bien, cela permettrait de vérifier que le désir de l'analyste n'est pas une volonté de semblant, que le désir de l'analyste est, pour celui qui peut s'en prévaloir, fondé dans son être, qu'il n'est pas, selon l'expression de Lacan, *un vouloir à la manque*.

Là, s'expose une économie de la jouissance qui, par l'analyse, doit avoir été remaniée. Faut-il poser la question de la jouissance de l'analyste ? Dans quelle mesure est-ce qu'il jouit de son acte ? Dans quelle mesure au contraire doit-il se tenir à distance de la jouissance de l'acte ? Est-il, dans cet acte, pris dans une compulsion de toujours-plus ? Il est vrai que la déstandardisation de la pratique, suite à Lacan, est faite pour favoriser le toujours-plus, toujours-plus de patients : la question se pose de la jouissance qui est là impliquée.

En tout état de cause la question est posée de l'inconscient comme critère. C'est la question que pose la passe, qui fait de la modification du rapport du sujet à son inconscient le critère du recrutement. Cela doit s'étendre, au-delà du recrutement, à l'analyste recruté. Quel rapport continue-t-il d'avoir avec l'inconscient ? Quel rapport a, avec son inconscient, un sujet qui, tout le long du jour, traite l'inconscient des autres ? Est-il excessif de demander que, dans le cadre de son Ecole, cet analyste soit capable de témoigner - comme on témoigne dans la passe -, soit capable de témoigner de la relation qu'il entretient avec son *Je ne veux pas* ?

Freud, en 1933, n'a pas cru en dessous de lui, alors qu'il se livrait aux spéculations les plus audacieuses sur la théorie analytique, les plus novatrices, il n'a pas cru en dessous de soi de donner le témoignage de l'attention extrême qu'il portait à ses formations de l'inconscient.

J'ai toujours essayé de suivre cette leçon (*JAM parle comme pour lui-même, les yeux fermés et très doucement*). Les cours que je peux vous faire, que je le dise ou que je ne le dise pas, sont toujours liés, si je puis dire, à un de mes rêves, je pars toujours d'un *Einfall*, d'une idée qui me passe par la tête. J'ai un canevas, bien sûr, de mathèmes, mais je ne viens jamais, devant vous, le même, je viens devant vous toujours comme un sujet de l'inconscient, en tout cas j'aime à le croire. Et c'est dans cette discipline que je trouve le ressort de poursuivre encore, après tant d'années, à élucider, sans doute, ce qui nous occupe tous, collectivement, la pratique analytique, mais à élucider, plus secrètement, plus discrètement, ce qui, comme sujet, me motive à désirer, à aimer et à parler. À la semaine prochaine (*applaudissements*).